

Lalangue est battue. La violence dans tout travail avec la langue

Comment parler du fait de traduire Freud, depuis plus de trente ans, et la poésie de Thomas Bernhard, depuis seulement deux ans ? Quel trajet pour le traducteur, que faut-il traverser pour passer d'une langue à une autre ?

Je commencerai par dire que Lacan écrit dans *Le moment de conclure*¹ que l'on ne peut pas traduire, qu'on ne parle jamais d'une langue que dans une autre langue.

J'ai d'abord traduit quelques textes de Freud — la traduction de « L'Esquisse » a commencé dans les années 1970. Les deux premières parties de « L'Esquisse » ont été publiées en 1980, dans la revue *Palea*². La dissolution de l'EFP est intervenue. Ce travail a été interrompu, des années de repos, de latence. La traduction de la troisième partie a été commencée à plusieurs reprises, puis abandonnée. Je précise tout cela pour souligner à quel point les événements historiques ont influé sur ce travail. Finalement un groupe tout à fait différent des précédents a fini cette troisième partie, qui sera bientôt publiée avec les deux premières.

Qu'il s'agisse de la traduction de Freud ou de celle de Bernhard, il est nécessaire de rester au plus près de la lettre.

Une anecdote dévoile la gravité de ce conflit et illustre bien le versant impossible du transfert d'une langue dans une autre. Une équipe de traduction dont je faisais partie a traduit pendant plus de vingt ans la correspondance Freud-Ferenczi³. Pendant plusieurs années, nous avons travaillé en une seule équipe. Les discussions, pour ne pas dire les disputes, sur les choix de mots, de syntaxe, sur le style sont devenues tellement violentes qu'elles ont rendu le travail impossible. Il y avait deux tendances : le respect absolu du texte, la soumission au texte de Freud avant tout ; et puis le choix plus lâche, se justifiant avec la phrase : « Cela veut dire la même chose. » Nous avons dû nous séparer : une équipe responsable de Freud, l'autre de Ferenczi. Aucun accord, aucune entente n'était possible.

¹ J. Lacan, séminaire Livre XXV, *Le moment de conclure*, 1977-1978, *Ornicar ?*, n° 19, Paris, Navarin, 1979, leçon du 15 novembre 1977, p. 6.

² S. Freud, « *Entwurf / Esquisse* ». La traduction des deux premières parties est regroupée en un volume. La traduction de la troisième partie est presque terminée, l'ensemble sera bientôt disponible à la bibliothèque de l'EPSF et de l'ECF.

³ S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 3 volumes : I (1992), II (1996), III (2000).

Deux exemples que je choisis dans le texte de Freud « Le fétichisme » : « [...] *dass der Knabe sich geweigert hat, die Tatsache seiner Wahrnehmung, dass das Weib keinen Penos besitzt, zur Kenntnis zu nehmen.* » Nous avons proposé : « [...] que le petit garçon s'est refusé à prendre connaissance du fait de sa perception, à savoir que la femme ne possède aucun pénis », au lieu de « pas de pénis⁴ ». Nous sentons bien l'immensité des possibilités d'objets phalliques qui s'offre à partir de « aucun pénis ».

Un autre exemple dans « Le fétichisme ». Notre proposition : « Ce autour de quoi d'autres hommes doivent tourner pour faire leur cour et se fatiguer, cela ne donne aucune peine au fétichiste. » Au lieu de : « Ce que les autres hommes recherchent et ce pourquoi ils doivent se donner de la peine, n'exige aucun effort du fétichiste. »

J'attire l'attention sur un point de grammaire : en allemand il n'y a que l'imparfait et le passé composé pour désigner une action qui s'est déroulée dans le passé. En français, il y a en plus le passé simple. Comment choisir ? Le passé simple indique un acte qui fait coupure ; il s'agit de l'acte tel que Lacan l'a défini : le sujet n'est pas le même après un acte qu'avant cet acte.

Ceci me permet de passer à ma traduction récente des poèmes de Thomas Bernhard qui ont été publiés dans un très beau livre sur cet écrivain autrichien *Thomas Bernhard*⁵.

Dans le deuxième poème, « Mon arrière-grand-père était marchand de saindoux⁶ », nous trouvons le vers « *er entschied sich für das Leben* », imparfait allemand. J'ai choisi le passé simple en français car le sujet du poème décide de vivre, donc « il se décida pour la vie : il planta la vigne le long du mur de la maison ». Il le fit une fois pour toutes. Cette coupure l'engage dans l'après-coup dans chaque action de sa vie. Ou encore : « sa femme, Maria, celle au ruban noir, lui offrit encore mille ans. » Il s'agit là aussi d'une offre faite une fois et qui ne peut être annulée.

Dans la traduction de la poésie le concept de lalangue est plus insistant, le traducteur doit se forcer à se frayer un chemin jusque-là, au-delà de la langue des dictionnaires.

Lacan introduit ce concept de « lalangue » dans son séminaire *Le savoir du psychanalyste* : « Lalangue n'a rien à faire avec le dictionnaire, lalangue est elle-même sujette à une très grande variété⁷. » Le sujet, l'être parlant ne supporterait pas des choses que lalangue articule, lalangue articule en tant que savoir des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé, elle va beaucoup plus loin que ce que l'être parlant peut

⁴ S. Freud, « *Fetichismus* », trad. franç. S. Hommel et quelques autres.

⁵ P. Chabert, B. Hutt (s. dir.), *Thomas Bernhard*, Paris, Minerve, 2002.

⁶ T. Bernhard, « *Mein Urgrossvater war Schmalzhändler* », trad. S. Hommel, in *Thomas Bernhard, op.cit.*, p. 230.

⁷ J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, Entretiens de Sainte-Anne, 1971-1972, séminaire du 4 novembre 1971, inédit.

énoncer. Traduire c'est renoncer à toute communication, c'est être en prise directe avec l'insupportable de la langue en tant que l'inconscient est un savoir-faire avec la langue.

Les affects qui nous restent énigmatiques ont leur racine dans la langue, dont ils sont les effets. Quel est le lien particulier de la traduction et de la langue ? Dans *Le sinthome*⁸, Lacan dit : « L'homme est porteur de l'idée de signifiant, et l'idée de signifiant se supporte dans la langue et la syntaxe. Il n'en reste pas moins que, si quelque chose dans l'Histoire peut être supposé, c'est que l'ensemble des femmes qui devant une langue qui se décompose, le latin dans l'occasion, puisque c'est de cela qu'il s'agissait à l'origine de nos langues, que c'est l'ensemble des femmes qui engendrent ce que j'ai appelé la langue. » Ce qui caractérise la langue, ce sont les équivoques qui s'y sont déposées au cours des âges. Il n'y a que l'équivoque qui mène à la langue.

J'en reviens à la traduction. Je proposerai que traduire, c'est traverser un fantasme. Il y a donc trois temps pour le sujet, comme il y a les trois temps du temps logique, l'instant de voir, le temps de comprendre, le moment de conclure.

Je prendrai comme exemple le titre d'un poème de Thomas Bernhard. Il s'appelle « *Die Irren*⁹ ». Le dictionnaire dit « les fous », « les aliénés ». Je suis devant ce mot, ce titre du poème. Il me fascine, il m'est étranger, énigmatique.

Je propose que je suis à la place du sujet dans le premier temps du fantasme. Je regarde, je lis, j'entends ce mot comme le sujet regarde l'autre enfant battu par le père, dans une jouissance supposée à laquelle il n'a pas accès. Dans le premier temps le sujet est pur regard, il n'est pas sujet. Il surgit en tant que sujet dans la deuxième phase du fantasme. Je dirais que le sujet-traducteur élabore la deuxième phase par le travail grâce auquel il trouve le mot dans une autre langue. La deuxième phase est inaccessible au sujet, sauf si elle est construite dans l'analyse, et, comme je le propose, par le travail sur la langue, à partir de la langue.

Face à la langue à transmettre dans une autre langue, le sujet construit-il aussi la deuxième phase du fantasme ? La transformation entre le premier et le deuxième temps est l'effet de l'insistance du signifiant. Il faut que le signifiant insiste pour arracher le sujet-traducteur à cette fascination de la langue de la langue de départ, comme le sujet doit s'arracher à l'immobilité de l'arrêt sur image pour devenir sujet avant de tendre vers la troisième phase, celle où il se défait de ce signifiant et l'offre à la communauté des humains. Par l'interprétation en analyse, il est possible d'extraire de la langue ce qu'il en est du signifiant. Si la traduction est tellement douloureuse, difficile, matérialisée

⁸ J. Lacan, séminaire livre XXIII, *Le sinthome*, 1975-1976, séance du 9 mars 1976, inédit.

⁹ T. Bernhard, « *Die Irren* », trad. franç. S. Hommel, « Les errants », in *Thomas Bernhard, op. cit.*, p. 245.

dans le corps, c'est que le fantasme de ce temps désigne le lieu du corps où la jouissance, le sinthome, peut se réfugier. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Le signifiant extirpé de la langue de la première langue représente le sujet pour le signifiant extirpé de la langue de la deuxième langue. Encore faut-il qu'il concède de se faire l'objet (a) de cette opération.

Revenons au titre du poème « *Die Irren* ». Il faut que je laisse tomber ce mot que je regarde comme un objet, ce mot si familier, mais si étrange et étranger aussi, que je l'arrache à cette familiarité, que je laisse la fascination de la langue, dépôt des équivoques accumulées depuis des siècles. Il faut que je quitte le mot comme j'ai quitté le pays, déjà étrangère à l'étranger, ni dans un pays ni dans l'autre, ni dans une langue ni dans une autre. Dans un *no man's land*, un pays sans homme, sans sujet, là où le signifiant n'a pas encore émergé. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Le deuxième signifiant qui représente le sujet n'est pas encore à sa disposition. Le signifiant « *die Irren* » représente le sujet pour quel signifiant ? Il n'est pas encore là. Des mots se bousculent, les images, les sonorités, la matérialité. *Die Irren*, peut-être les égarés. Je me laisse traverser par les mots de la langue, les équivoques de la langue. Ce passage nécessite l'appel à toutes les références, tous les savoirs accumulés depuis des siècles. Comment me séparer de cette intimité que j'ai avec ce mot ? L'éclair. Les errants, évidemment.

C'est la séparation faite, la séparation qui devient une fête, une seconde de jubilation. C'est l'accès au troisième temps du fantasme. Ce collage, cette jouissance de ce mot qui m'appartient, comme le moment où le père me bat, il ne bat que moi, je le laisse derrière moi, le lance, les errants, dans le monde des signifiants, il ne m'appartient plus, il est à tous ceux qui en veulent bien. Des enfants sont battus par quelqu'un d'indifférencié. Le mot part dans la communauté des humains.

Traverser le fantasme, un concept si facilement utilisé dans notre communauté, pourrait être ceci : sortir de l'immobilité, de la jouissance de la soumission à un signifiant. Jeter le signifiant « les errants » dans la communauté des humains, des parlêtres, est le temps logique du surgissement de ce sujet ; le sujet n'est rien d'autre que cela, un éclair.

Les trois temps du fantasme renvoient nécessairement à l'insistance du chiffre trois. RSI, les trois identifications, le trois dans « Inhibition, symptôme et angoisse », les trois moments du temps logique. Dans ce transfert du mot allemand « *Die Irren* » dans l'autre langue, le français, nous pouvons repérer les trois moments : l'instant de voir — je suis là devant ce signifiant —, le temps de comprendre — le laisser se décomposer dans les bouts de langue, les équivoques de la langue, l'errance des signifiants, des mots français qui se proposent, les temps d'arrêt, d'immobilité, de panique même —, et tout d'un coup, pas du tout attendu, l'éclair, la sidération, le moment de conclure : les errants. Un temps logique est clos. Il y a un moment vide, et puis un autre mot, un autre signifiant va s'imposer, la même logique va se dérouler, une autre langue s'écrira.

Le traducteur est un passeur de frontières qui pilote le navire bâti de cette langue intime-étrangère vers l'autre langue, le français. Le fleuve que j'ai traversé est le Rhin. En voyant devant moi « le Rhin », je reconnais les lettres de « *die Irren* », l'instance de la lettre dans l'inconscient. Le traducteur se soumet à la langue de départ, comme l'analyste se soumet au texte de l'analysant.

Dans l'ensemble, j'ai respecté la matérialité de la langue de Bernhard¹⁰, le nombre de syllabes, le son des voyelles et des consonnes, le rythme. Dans la poésie moderne, le rythme a remplacé la versification. Mallarmé écrit : « Il y a vers dès que rythme. » J'ai aussi fait attention à l'assonance et à l'allitération. Retrouver le rythme, la musique, le mouvement des vers. Il y a une pure création poétique en allemand qui est énigmatique. Il s'agit de la préserver, de ne pas percer l'énigme. Maintenir l'incompréhensible, ne pas essayer de le rendre compréhensible. J'ai rendu des expressions crues, violentes, le plus justement possible. Pas d'embellissement !

Comme la poésie, la traduction de la poésie est nécessairement violente dans la mesure où elle casse, où elle brise la signification¹¹ — comme la poésie.

On m'a demandé de dire ce que je pense de la circulation de textes dans de nombreuses langues à l'École de la Cause Freudienne. Lacan dit dans *La logique du fantasme*¹², que quand nous avons l'impression de comprendre, c'est que notre fantasme fondamental est concerné. On imagine le désordre qui aura lieu, une vraie tour de Babel ! Et parfois un croisement de signifiants, de lettres, produira une étincelle. À partir de chacune de ces langues, il faudra trouver une autre langue.

¹⁰ Cf. aussi S. Hommel, « Hurler avec Bernhard », in *Thomas Bernhard, op. cit.* pp. 227-228.

¹¹ J. Lacan, séminaire Livre XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, (1976-1977), inédit.

¹² J. Lacan, séminaire Livre XIV, *La logique du fantasme* (1966-1967), inédit.